L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Jeudi, 2 avril 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi	80	24
3 p. m.	82	25
6 p. m.	80	24

L'Aviation au jour le jour

A 1,600 mètres avec 7 passagers.

L'aviateur Garaix, déjà détenteur des records du monde d'altitude avec 3,4,5 et 6 passagers, a établi un nouveau record au-dessus de l'aérodrome de Chartres; celui de la hauteur avec 7 passagers.

Garaix prit son vol à 5 h. 10, monta à 1,650 mètres d'altitude en 32 minutes et reprit contact avec le sol après un superbe vol plané de 11 minutes. Le poids utile transporté par l'appareil était de 690 kilog.

Garaix pilotait un biplan Paul Schmidt, à incidences variables, muni d'un moteur Gnome de 160 chevaux.

L'hélice intégrale Chauvière et les bougies Oléo contribuèrent aux nombreux succès remportés par l'aviateur.

Les records mondiaux d'altitude sont donc à l'heure actuelle:

Aviateur seul

Legagneux, Français (Fréjus 27 décembre 1913); 6,150 mètres.

Aviateur et un passager

Perreyron, Français (Buc, 3-6-13): 4,960 mètres.

Aviateur et deux passagers

Illner, Autrichien (Vienne, 17-6-13 ; 5,011 mètres.

Aviateur et trois passagers

Garaix, Français (Chartres 2-3-14): 3.300 mètres.

Aviateur et quatre passagers

Garaix (Chartres, 25-2-14): 3,-150 mètres.

Aviateur et cinq passagers

Garaix)Chartres, 4-2-14(: 2,-250 mètres.

Aviateur et six passagers

Garaix (Chartres, 31-1-14): 1,-750 mètres.

Aviateur et sept passagers

Garaix (Chartres, 17-3-14): 1.600 mètres.

Les zones interdites.

l'Aéro-Club de France a été avisé par le ministre des travaux publics que des plaintes diplomatiques ont été soulevées à la suite d'infractions commises par des pilotes français relativement aux prescriptions de l'accord franco-allemand sur la circulation aérienne et la défense faite de survoler les nones interdites.

L'Aéro-Club de Franve croit devoir rappeler, dans l'intérêt de tous, les principales dispositions suivantes.

Pour tout voyage aérien de France en Allemagne:

1 Les pilotes doivent être munis de leur brevet;

2 Les pilotes et les passagers doivent être munis des pièces établissant leur nationalité, leur identité et leur situation militaire;

3 Les pilotes doivent être munis des pièces établissant leur nationalité, leur identité et leur situation militaire;

3 Les pilotes doivent être munis avant leur départ d'un certificat de sortie délivré par les représentants diplomatiques ou consulaires d'Allemagne.

A Paris, c'est le consulat général d'Allemagne (123, rue de Lille) qui délivre cette pièce, de 10 heures à midi et de 2 heures à 4 heures.

Il est rappelé que tout aéronef qui se trouve engagé involontairement au-dessus du territoire allemand sans être muni des papiers ci-dessus, ou qui pénètre sur une zone interdite, doit immédiatement atterrir.

La traversée de l'Atlantique

La Société française de navigation aérienne vient de nommer une nouvelle commission qui sera chargée d'étudier, au point de vue technique, le problème de la traversée de l'Atlantique en aéroplane.

Cette commission, ainsi formée: MM. le colonel Renard, ancien président de la Société; Marbec, sous-directeur de l'Ecole du génie maritime; Delage, directeur des établissements d'aviation Nieuport et Alexandre Dumas, a tenu sa première réunion le 14 mars, à l'hôtel des ingénieurs civils de France. Elle a élu pour président M. le colonel Renard et pour secrétaire M. Dumas.

Après un échange de vues, la commission a ainsi défini le but de ses travaux:

Etablir le programme des recherches à faire en vue de permettre normalement la traversée de l'Atlantique en avion. La Société française de navigation aérienne étant une Société strictement technique, la commission n'a pas en vue de provoquer l'accomplissement d'un exploit purement sportif, mais bien d'orienter les recherches des techniciens vers la réalisation courante des grands voyages sans escales.

La commission de l'Atlantique a arrêté ensuite les grandes lignes de son programme; celui-ci comporte l'étude et l'examen des questions suivantes:

Le moteur, l'appareil proprement dit (partie aérodynamique et partie nautique), l'itinéraire et la climatologie, les appareils d'orientation et de communication, l'organisation des escales.

La commission fait dès maintenant appel au concours de tous les spécialistes de la construction aéronautique, de la météorologie, de la mécanique, de la radio-télégraphie, etc., que sont invités à adresser leurs propositions et leurs travaux au secrétariat de la Société française de navigation aérienne (commission de l'Atlantique), 19, rue Blanché.

Le corps de Hanouille n'a pas été retrouvé.

Toutes les recherches effectuées pour retrouver le corps de l'infortuné Hanouille sont restées infructueuses; il est hors de doute que le cadavre de l'aviateur a été entraîné en mer par un courant.

Le Goût de la Vie

Nous ne savons pas tout ce que nous pouvons sur notre destinée quand nous osons porter sur elle une main qui ne tremble pas.

Près de la Lurlei, quand les eaux sont basses, on montre dans le fleuve un groupe de sept rochers. Par leur forme mince et droite, ils ressemblent à une ronde enfantine. Ce sont les sept jeunes filles de Schonburg que la sirène pétrifia parce qu'elles résistaient à leurs amoureux. Pourquoi vivre si l'on n'aime pas ? L'avertissement que l'on reçoit de la légende et de l'ardent paysage doré, c'est de préférer à l'inertie le danger; c'est de savoir interrompre le commerce des jours pour cueillir, fût-ce au prix d'escalades, les émotions qui font sentir la vie, comme les bateliers du Rhin qui s'agrippaient au roc pour monter vers l'enchanteresse. Prenons garde à la pétrification.

Nous laissons échapper de la vie les émotions simples qui en seraient l'ornement parce que nous cherchons en nous notre bonheur au lieu de le regarder sur le visage des autres.

Les jeunes gens ne connaissent point le prix de l'existence quand ils courent sans penser au-devant du plaisir, de la frivolité, de la distraction, de tout ce qui accélère et dissimule ensemble la marche du temps. C'est le danger, c'est la passion, c'est la mélancolie de l'amour ou le spectacle de la mort, ce sont les douleurs profondes qui les arrêtent tout à coup devant la face démasquée de la vie, comme au fond d'une allée de jardin on découvre un marbre froid sous les roses. Celui qui ignorerait la nuit sentirait-il avec la même avidité que nous cette splendeur menacée des lumières et des contours que l'ombre doit recouvrir ?

En montagne, la résistance ne suffit pas; il faut encore savoir poser son pied, et avoir la tête solide. Il y a un temps pour la contemplation et il importe de mesurer d'abord la terre pour y chercher un point d'appui. C'est le rappel incessant de la réalité. Pas de rêveries avant d'avoir les pieds fixés, il faut alors accoutumer ses yeux à regardes au-dessous de soi, à écarter le vertige. Ainsi, lorsque nous connaissons la vie, devons-nous contempler face à face les quelques sentiments essentiels qui la composent.

L'amour du danger est le fond de toute passion. On aime pour miesx sentir la vie, et l'on ne sent violemment la vie que si, par contraste, on flaire la mort.

Il faut aimer la vie pour la bien vivre. L'aimer, non pas seulement dans ses granns élans, sans ses exaltations, ce serait trop facile, et d'ailleurs élans et exaltations ne nous agrandissent que s'ils sont conformes à notre nature découverte; sinon, ils sont comme des fièvres d'où nous sortons ronsumés. Non, il faut l'aimer dans son effort quotidien. La vie quotidienne, c'est la magnifique et dure matière que nous avons à tailler pour y sculpter les contours de notre personnalité. Elle n'est plate et vulgaire que par notre faiblesse. De combien de marches, de contremarches, de revues de détails, de vérifications d'approvisionnements, d'études de cartes, est faite une victoire ? et de combien d'ébauches, de mesures, de comparaisons, de combinaisons, de recommencements, une statue, un livre ou un tableau ? Celui qui méprise les jours ordinaires ne connaîtra jamais ces grands jours où notre sensibilité est comme projetée au delà de nous-mêmes et atteint d'un seul coup le but de nos convoitises. Tout est préparation dans une vie bien ordonnée. Et quand l'occasion surgit, alors elle nous appartient.

Nous ne choisissons pas les femmes que nous aimons. Celles qui viennent à l'heure marquée par notre destin font leur entrée dans notre existence, les autres passent.

L'amour se moque de tout, et spécialement des forces sociales. Il faut qu'il crée ou qu'il détruise, et quand on le détourne de sa fin qui est d'assurer à la race sa durée, il se rue à travers le monde qu'il prétend bouleverser pour son plaisir.

Nous dédions à une image unique nos songes de tendresse, les désirs de nos sens exaltés, et lorsque cette image nous apparaît enfin réelle, nous cherchons en elle vainement ce que nous y avons nous-même ajouté.

La présence des femmes, leurs façons de sentir, de penser, la grâce de leurs gestes, — tout ce qui s'appelle le charme, et qui est physique et immatériel ensemble, — de subtils dilettantes aiment à la respirer sans y toucher, le préfèrent peut-être aux caresses et se contentent pour celles-ci de la banalité.

Qu'est-ce qu'un amour qui ne s'est pas mesuré dans le sacrifice? La beauté du jour serait-elle complète sans la nuit ?

Aimer, c'est voir plus clair en soi, c'est retirer de l'ombre nos actes et nos pensées. On ne retire pas de l'ombre les fautes et les crimes. Puisque c'est de la lumière, aimer, c'est donc désirer d'être meilleur...

Nous sommes beaucoup plus responsables des petites choses que des grandes où les circonstances ont plus de part, et c'est à nous, jour à jour, à fixer la chaîne facile à briser de notre bonheur.

Elle ne s'est pas acquittée de tous ses devoirs, la femme qui a surveillé la santé physique et intellectuelle de ses enfants, fait des visites, bien porté la toilette, gardé son visage placide. Il faut encore que par une sympathie intelligente de tous les instants, elle contribue à fournir à son mari la quantité d'air respirable dont il a besoin dans le domaine de sa vie intérieure.

L'art supporte malaisément d'être asservi. Un lien mystérieux l'unit à la vie même dont ilest l'expression, et il abandonne aussi bien ceux qui le traitent en divertissement que ceux qui en font un instrument de propagande.

Le détachement des richesses, rien n'est plus difficile en art comme dans la vie. Nous ne savons pas nous dépouiller. Cette surabondance est si rare qu'on est bien excusable de n'y pas renoncer. L'exemple des plus grands poètes est là, pourtant, qui nous le conseille. Les chefs-d'œuvre classiques ont ainsi quelque chose de calme et de mesuré qui, parfois même, écarte au premier abord; on y revient, et l'on découvre avec surprise que tout y est, y compris la puissance et l'éclat. Leur force durable est faite de justes abandons.

Ceux qui prétendent faire de l'art une idéalisation de la vie ignorent combien il est difficile d'atteindre seulement, de presser la puissante et diverse réalité.

Notre expérience nous apprend que nous ne retrouvons jamais avec les autres œuvres postérieurement connues, qu'elles soient ou non plus belles, la sensation d'éboluissement que nous cause le premier contact avec un génie, qu'il soit Shakespeare, Beethoven ou Michel-Ange. Notre raison pourra les préférer et non pas notre cœur.

L'art, par d'autres moyens que la morale, est une sauvegarde de la vie. S'il substitue l'énervement, la destruction intérieure au goût de développer, d'agir, de créer, il proclame lui-même son infériorité.

Nos grandes joies ont la même origine que nos grandes douleurs. Nous ne les ressentons que dans la plénitude d'une émotion qui nous met face à face avec nous-même, par le moyen de quelques sentiments essentiels dont l'ébranlement nous montre qu'ils ont leurs racines au fond de notre être. Quand nous laissons tomber le livre pour en suivre les pénétrantes pensées jusque dans notre vie intime, quand telle sonate ou telle symphonie continue de retentir en nous, bien que les instruments se soient tus, quand nous interrogeons tel portrait dant l'image nous poursuit, c'est que l'art a touché à ces sentiments essentiels. Le reste n'est que littérature, ciselure ou parure.

Tout œuvre d'art porte en elle une part d'influence et de direction sur les idées. Par le fait même il lui est nécessaire d'exprimer la pensée dans un but de sympathie et de bonté pour les hommes.

L'écrivain a une mission à remplir, une tâche devant laquelle il ne doit pas faillir; l'art n'est point indépendant de la vie, mais se confond avec elle, en est l'expression, en éclaire le chemin.

Notre génie gaulois, latin et hellène, est encore le plus pur et le plus puissant. Et rien ne vaut l'ineffable pureté des formes antiques. Rien n'est d'ailleurs plus troublant que cette pureté-là, car les lignes précises et les contours arrêtés des plus belles œuvres deviennent plus vagues dans notre rêve qui les prolonge, et ce sont justement les poèmes les plus clairs qui deviennent en notre pensée les plus mystérieux, les plus favorables aux songes.

HENRY BORDEAUX.

Attentat de suicide par l'alcool

Désespéré de ne pouvoir trouver de l'emploi, Harry Davis, marié, âgé de 36 ans, et demeurant 1332 Sud Remparts, a avalé, hier soir, le contenu d'une bouteille d'alcool. Les médecins à l'Hôpital de la Charité ont donné les premiers soins à Davis, qui a ensuite été porté à l'infirmerie Touro.

Accident à un paralytique

Denny Howell, âgé de 37 ans, affligé de paralysie partielle, a perdu l'équilibre jeudi soir en descendant de la plateforme d'un tramway, au coin Dumaine et Décatur, et s'est affaissé sur la chaussée. Il se fit une blessure à la tête. Il a été porté à l'Hôpital de la Charité. Howell demeure 3613 rue Marais. C'est un camelot vendeur de cordons de souliers.

CHEZ LE PEINTRE.

— Mais vous m'avez fait la figure toute verte?

— Ce n'est rien... vous avez tenu à avoir les cheveux verts... ils ont un peu déteint sur la figure!

THEATRES AMERICAINS

LE TULANE

"Within the Law," un drame de la vie réelle, sera présenté au Théâtre Tulane toute la semaine. C'est l'œuvre de Bayard Veiller, auteur dramatique bien connu. La pièce a eu un énorme succès à New-York pendant plus d'un an lorsqu'elle fut donnée sur le théâtre Eltinge.

La raison du succès de ce drame est que son thème touche de très près les questions sociales de notre époque. C'est le roman d'une jeune fille employée dans un grand magasin, insuffisamment retribuée, et pouvant à peine suffire à ses besoins matériels qui est injustement accusée de vol. Après avoir passé trois ans en prison, "Mary Turner" a soif de vengeance. Elle se lie avec une bande de malfaiteurs dont le bût est de vivre aux dépens des gens de la haute société. Sa vengeance si longuement attendue et si patiemment tramée, est couronnée de succès quand elle devient l'épouse du fils de celui qui avait été la cause de sa condamnation. Elle cria alors à son ancien patron, "Vous m'aviez enlevé mon nom et dotée d'un numéro; maintenant, je n'ai plus de numéro, mais je porte votre nom."

Le grand acteur Otis Skinner, paraîtra au Tulane pendant la semaine commençant le 6 avril, dans le beau drame "Kismet."

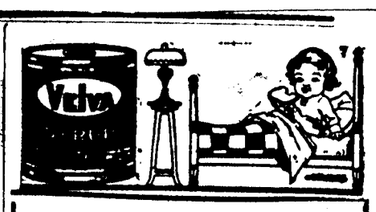
LE CRESCENT.

Le comédie-drame romanesque "Captain Alvarez" de H. S. Sheldon présente des scenes analogues à celles qui en ce moment bouleversent le Mexique. Paul Gilmore et sa troupe d'excellents acteurs offrent une splendide distribution des rôles dans cette pièce d'un intérêt saisissant. L'un voit un tyrannique dictateur pressurant le pauvre peuple, d'une part, et de l'autre l'on est en présence du héros de la pièce, un jeune Américain qui accomplit des prodiges de valeur. La scène se passe pendant l'administration du président Rosas de la République Argentine il y a un demi-siècle. Le rôle principal est tenu par M. Gilmore, qui a eu un si grand succès dans des drames sous la direction de Charles Frohmann.

La semaine prochaine, commençant dimanche, 5 avril, le Crescent offrira un film très sensationnel, "Smashing the Vice Trust," qui sera projeté deux fois par jour. Ces vues cinématographiques ont en ce moment une vogue extraordinaire à New-York au Théâtre Weber.

L'ORPHEUM.

Andrew Mack, célèbre ténor Irlandais, qui a récemment adopté la carrière d'artiste d'opérette est un des principaux sujets au programme de l'Orpheum. Au lieu d'être entouré, comme par le passé par un essaim de jolies artistes Irlandaises, M. Mack paraîtra dans des monologues chantés. Une autre attraction est un scénario, "Your Flag and Mine", fort de patriotisme et d'harmonie, par Austin Webb et sa troupe d'opérette. Le "Rex Comedy Circus" obtient un succès fou, avec ses animaux savants dirigés par des entraîneurs habiles. Mlle Josephine Dunfee, qui était él'une des excellentes prima-donnas de la troupe d'opéra de Gilbert et Sullivan, paraît dans un répertoire choisi. Bellow, l'artiste mentaphone, ajoute à l'intérêt du programme de la semaine. Encore, au programme, l'on voit Ben Mayer et sa troupe de bicyclistes intrépides, et les trois Collégiens, dans des changons et des danses. Le cinéma exclusif de l'Orpheum et l'orchestre sous la direction du Professeur Emile E. Tosso complètent le cadre des attractions de l'Orpheum.



Un Gosse

resterait éveillé toute une nuit afin de pouvoir manger du Velva et du pain. Le Velva est la suprême nourriture douce pour vieux ou jeunes. Non, il n'y a rien de comparable à

VELVA

pour la table ou pour la cuisine. Tous ceux qui en mangent, en sont friands, parcequ'il est bon. Demandez les boîtes en métal rouges ou vertes, chez l'épicier 10c et au-dessus

Demandez votre livret de recettes culinaires et pour la confection des bonbons

PENICK ET FORD, Ltd.
Nouvelle-Orléans

WEAR THE ROBBERT
Ses montures sont sans égales
H. J. ROBBERT
OPTICIEN SPÉCIALISTE
205-207 rue Carondelet Phone Main 4570
7déc—1an

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 3 Commencé le 1er avril 1914

UN ROMAN —DE— FEMME

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Par bonheur, elle rencontra en Mme du Chaisne une amie et une auxiliaire. Celle-ci, par sa bonne grâce et sa sollicitude, gagna promptement la confiance de la jeune fille. Elle ne heurta pas de front ses idées préconçues sur la question du mariage, mais elle prépara, à l'aide d'habiles précautions, le retour de ce jugement faussé vers une plus saine appréciation des exigences de la vie réelle.

Pauline en était là de ses incertitudes et de son antipathie raisonnée, lorsqu'elle rencontra Henry Sermain dans le salon de son amie.

L'impression que lui laissa cette rencontre fut profonde autant que durable.

En un instant, tous ses préjugés furent confondus. Elle comprit sur le champ ce que pouvait être l'amour, ce coup de foudre qu'en son orgueilleuse ignorance elle avait, jusque-là, méconnu et raillé. Pour tout dire, elle fut "prise" dès son premier regard, et son impérieuse personnalité rendit les armes à ce mystérieux pouvoir qui venait de s'emparer tyranniquement de son âme. Une intuition aussi soudaine, aussi aveuglante que la lueur d'un éclair, lui révéla tout de suite l'état de son cœur. Elle le trouva plein de l'image que ses yeux avaient retenue, et comme, à défaut d'expérience, elle possédait un fonds très philosophique de lectures, elle n'eut aucune peine à définir le sentiment nouveau qui venait d'éclore en elle. Il lui était impossible d'en douter: elle aimait Henry Sermain.

Le premier, le plus immédiat effet de cette psychologie intime fut d'accroître son aversion à l'encontre de Gaston Devairnes. Précisément elle put faire, le même jour, la comparaison du viveur plein de fatuité avec l'homme dont l'ironique indifférence avait si soudainement intéressé sa sensibilité et provoqué en elle cette espèce de colère sourde qui n'est autre que le dépit amoureux.

Elle se confessa que si Henry lui avait accordé la moindre parole aimable ou simplement gracieuse, ou même l'une de ces banalités dont l'autre faisait une si large dépense, elle en aurait été délicieusement remuée jusque dans les fibres les plus secrètes de son être.

Le soir de ce jour, en rentrant chez elle, elle eut hâte de se trouver seule, afin de méditer à son aise sur l'événement extraordinaire qui bouleversait son existence.

Et quand elle eut repis tout son sang-froid, recouvré toute sa lucidité, elle analysa plus froidement sa situation.

Quelles raisons avait-elle d'aimer cet Henry Sermain qu'elle ne connaissait pas ?

Il lui était apparu sous un jour presque défavorable, un peu hautain, très froid, passablement dédaigneux. Il ne paraissait avoir éprouvait elle-même. Sa présence chez Mme du Chaisne était accidentelle, sa visite avait été très courte, et il s'était retiré de l'air d'un homme satisfait d'avoir acquitté une dette de politesse, — rien de plus.

Toutes ces réflexions étaient autant d'eau glacée versée sur l'enthousiasme de Pauline, car c'était vraiment une sorte d'enthousiasme qu'elle avait conçu, sans raison, sans même se l'expliquer. Et maintenant qu'elle en cherchait le motif, en s'interrogeant de plus près, elle n'en trouvait qu'un qui lui parût acceptable: le contraste entre la simplicité de cet inconnu et les empressements importuns de l'autre, qu'elle connaissait trop.

Tout ce qu'elle savait de Sermain, à la suite de la conversation qu'elle avait eue avec Mme du Chaisne, se réduisait à fort peu de chose. C'était un homme à goûts mal définis, d'humeur fantasque et changeante. Il aimait voyager, s'isoler, collectionner. C'est une originalité que beaucoup de gens peuvent posséder, et même, par là, ils peuvent attirer l'attention sans mériter aucunement d'être distingués de leurs semblables. Le choix d'une femme doit se fonder sur de tout autres motifs, puisqu'il s'agit pour elle de faire le don de sa personne, d'aliéner son indépendance, de ne plus vivre que de l'existence partagée qu'elle accepte.

Et, cependant, Pauline se sentait invinciblement attirée vers Henry Sermain. Elle reconnaissait la profondeur de la parole de Pascal: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point."

Ce retour sur ses propres sentiments avait considérablement modifié le jugement de Mlle Dérilly.

Voici que, maintenant, elle l'amplifiait, le généralisait, et, parce qu'elle était la franchise même, n'hésitait pas à se donner tort. Elle s'était trompée, elle avait professé des paradoxes en raillant l'institution du mariage. Quels qu'en fussent les vices, ces vices n'en détruisaient pas les avantages.

Le mariage était vraiment une fin, une destination des êtres humains, plus encore pour la femme que pour l'homme. Elle le voyait bien à présent qu'elle avait sous les yeux deux spécimens entièrement dissemblables du sexe fort. Le mari, c'est le protecteur et l'ami, celui auquel on demande à la fois le respect imposé au milieu social et l'amour qui fonde les familles. Toute femme a besoin de l'une et de l'autre de ces choses: un cœur qui batte sur le sien, un bras qui soutienne ses premières incertitudes et guide ses premiers pas. Et, plus tôt elle les acquiert, plus tôt elle est libre et peut se considérer comme émancipée.

Mais à peine eût-elle vérifié l'exactitude de ces propositions, qu'elle put faire une seconde constatation non moins judicieuse. Elle se dit que rien ne supplée à l'expérience et que toute créature humaine a besoin d'avoir connu par elle-même la désillusion, la souffrance ou la confusion pour pouvoir donner à son prochain le secours de sa sagesse, de sa compassion ou de son humilité. Si elle, Pauline, n'avait rencontré Henry dans le salon de la baronne du Chaisne, elle aurait probablement continué à railler l'amour, à persifler le mariage et à jeter aux événements le défi de sa présomption.

Aujourd'hui, il n'en était plus de même, et elle savait ce que valent les théories qui n'ont pas subi le contrôle de la pratique. La prudence lui venait au contact de sa première épreuve.

Elle avait hâte de revoir la baronne, de l'interroger adroitement, d'en obtenir plus de détails sur le compte de l'inconnu.

Elle s'en abstint pourtant, retenue par la crainte de paraître trop empressée. Une pudeur bien naturelle l'empêchait de dévoiler le secret de son cœur, de laisser pénétrer un regard étranger dans le mystère de son trouble.

Au bout de la semaine, pourtant, elle n'y tint plus et se rendit chez Mme du Chaisne.

La baronne la reçut avec sa bonne grâce habituelle, augmentée de toute l'affection qu'elle lui avait vouée. Elle même amena très délicatement la conversation sur l'objet des incertitudes de Pauline. Il faut dire que l'œil sagace de la jeune femme avait su démêler tout de suite l'état d'âme de son amie. Peut-être même cette découverte avait-elle donné naissance à quelque intention que Pauline ne pouvait prévoir.

Leur conversation néanmoins ne sortit pas des généralités.

Mlle Dérilly apprit ainsi qu'au fond des caprices de Sermain et de l'espèce de dédain qu'il affichait se cachait une souffrance déjà ancienne, un mécompte de cœur.

Un mécompte de cœur! Ces mots n'apprenaient rien. Ils peuvent avoir tant de significations, et de si singulières!

De même que le "public," cette masse d'indifférents qui l'entouraient et l'approchaient, pouvait se demander pourquoi Pauline Dérilly, belle et riche, n'était pas encore mariée à vingt-cinq ans; de même Pauline Dérilly ne s'expliquait point qu'Henry Sermain, beau et brave, noble et bon à l'apparence, eût dépassé la trentième année sans donner à son cœur l'aliment ordinaire de l'amour.

Et, en se posant cette question, Pauline ne pouvait songer qu'à la seule forme de l'amour qu'acceptent les âmes droites. Elle savait bien qu'il en existait d'autres, mais de celles-là elle ne voulait rien apprendre, parce qu'en honnête femme elle eût tenu pour souillure d'y arrêter sa pensée.